

moment la sensation de la crainte et de la douleur, ces deux moyens d'avertissement et de protection, devenus désormais inutiles. L'apparence de vie et de tranquillité sereine est si complète, qu'on se demande s'il ne faut pas parfois accepter avec réserve certaines reproductions photographiques d'animaux sauvages qui auraient été approchés sans fusil et surpris au repos. Je fais abstraction, bien entendu, de celles qui sont prises la nuit, au magnésium et à l'aide d'un déclic automatique relâché par l'animal lui-même.

Je ne parle point non plus des photographies animales prises dans les réserves et sanctuaires de gibier, maintenant nombreux en Amérique du Nord et en Afrique, où les animaux perdent vite leur crainte de l'homme et se laissent photographier à bout portant. J'ai dans ma collection la photographie d'un ours « sauvage » du Yosemite (Californie), posant pour son portrait sur le capot de notre automobile, où il lui avait pris la fantaisie de sauter d'un bond. Il en est autrement de l'animal vraiment sauvage et sans protection d'aucune sorte. Tâcher de l'atteindre avec l'appareil photographique, c'est le sport à la fois le plus captivant et le plus difficile, celui qui nécessite, en même temps qu'un équipement spécial et parfait, le plus de patience, d'adresse et, parfois, de courage. Avec un appareil ordinaire, comme le petit appareil de poche dont je disposais en Afrique, il faut approcher de si près que c'est pratiquement impossible.

Paul SUDR,

Sous-gouverneur Jean et Lucie, Cardillère des Andes,

Afrique du Sud.

Librairie Stock, Paris 1907

no. 1-264.

6639

### III

## HIPPOPOTAME ET RHINOCÉROS

Nous étions encore dans les tondos de Sangué. A cet endroit, qui forme entre les rios Vanduzi et Urema un grand triangle, la plaine où fourmillent les antilopes communes perd son caractère de sécheresse; elle devient plus verte, plus humide. Par endroits le sol est spongieux et cède sous le pied. Bientôt on a l'impression d'être dans un immense marécage, entrecoupé de parties légèrement surélevées, où la sécheresse reprend vite ses droits sous le soleil brûlant. C'est l'habitat par excellence du waterbuck. Je venais de traverser le rio Vanduzi dans un vieux canot à moitié plein d'eau, sorti par les noirs des roseaux où il était caché. Le Vanduzi est une drôle de petite rivière à fleur de terre, remplie jusqu'aux bords d'une eau trouble et inquiétante, sur laquelle on arrive sans s'en douter et qui semble reliée à une infinité de ruisseaux, mares et marais. J'étais en train de traverser sur le dos d'un noir un de ces ruisseaux, plus profond que les autres, lorsque je vis, assez loin sur ma droite, des points noirs flottant sur l'eau, mate et lisse comme du plomb dans la chaleur lourde de l'après-midi. Des canards, pensai-je distraitemment, trop fatigué pour y faire autrement attention.

Mais les noirs avaient vu comme moi. « Hippo ! » me souffle le cazador. Galvanisé, je me lance dans le marécage, suivi par deux des noirs. Jamais je n'aurais pensé voir d'hippopotames là-dedans : l'endroit a plutôt l'air d'une mare aux canards dans un champ illimité, à la condition de ne pas regarder les bandes d'antilopes éparées çà et là, à distance respectueuse. Cependant, à notre approche plutôt bruyante, car les pieds font « cloc » à chaque pas, les noirs s'agitent et trois énormes bêtes émergent lentement. Ils sont trois hippopotames dans cette mare aux canards et les points noirs, c'était leurs yeux, leurs nez, le bout des oreilles peut-être. Au moment où j'en visais un entre les yeux, à une soixantaine de mètres, les têtes tournent et je dois tirer à la naissance du cou, derrière l'oreille. Les têtes replongent, mais point perpendiculairement, comme je m'y attendais : les oreilles disparaissent d'abord, puis les yeux et enfin le nez, comme si une main invisible avait tiré les animaux par la queue. Le traqueur m'assura que le coup avait porté, ajoutant qu'il faudrait attendre jusqu'au lendemain, alors que le corps de l'hippo, distendu par les gaz, serait remonté à la surface. Un peu sceptique, j'attendis quelques minutes : on ne voyait plus rien, mais un léger remous agitait les joncs, s'éloignant de nous en se propageant : la mare aux canards était en réalité un chenal relié à la rivière et assez profond pour cacher la fuite des hippopotames.

Le camp fut installé à cinq kilomètres de là, sur les bords du rio Uréma, dans lequel le Vanduzi va se jeter un peu plus loin vers le sud et où les noirs m'assurèrent que les hippos étaient abondants.

L'Uréma est une rivière déjà large et profonde,

avec des bords escarpés et couverts d'une végétation assez épaisse, généralement épineuse, qu'il faut écarter pour s'approcher. Le courant y est insensible et l'eau presque partout couverte d'herbes aquatiques de toutes sortes, au travers desquelles on voit remuer de temps à autre un museau de crocodile. Je restai là, avec le traqueur, de 4 à 6 heures, allant et venant le long de la rivière et épiant chaque éclaircie, le plus souvent immobile dans la chaleur et parmi les moutiques, sans autre incident que la glissade silencieuse d'un crocodile dans la vase, parfois un saut lourd, s'il était surpris de trop près. Mais pas d'hippos. Il y en avait cependant, car nous avons relevé leurs traces fraîches de la nuit précédente, bien caractérisées par les quatre doigts particuliers à cet amphibie. A un endroit, leurs allées et venues avaient creusé dans la boue glissante des bords en pente, deux sillons profonds. Ces animaux ne se nourrissent pas exclusivement de plantes aquatiques, ils vont paître la nuit dans les marais voisins, et retournent à la rivière avant le jour. Mais la nuit allait tomber et il fallut rentrer au camp, car les promenades nocturnes ne sont pas à conseiller dans le tando, qui est le terrain de chasse préféré du lion.

Je retournai le lendemain, avec une douzaine de noirs, aux marécages du rio Vanduzi, un peu au sud de celui traversé la veille. Décidément les hippos, comme tant d'autres animaux, aiment la plaine découverte, car après une heure de marche pénible dans l'eau et dans la boue, nous les entendîmes souffler. Nous enfoncions de plus en plus dans le marais, dont l'eau m'arrivait déjà au-dessus du genou. Je refusai cependant d'enlever mon pantalon, qui me protégeait d'une espèce de petite sangsue, apparemment très active et abondante,

courir de son mieux avant que je pusse arriver à moins de 150 mètres. Déjà à demi essoufflé, je dus tirer, de biais et vers l'arrière. L'animal fléchit, s'arrêtant un instant, mais repartit. Un deuxième coup, mieux placé, ralentit sensiblement son allure; faisant un dernier effort, j'arrivai à dépasser le niveau de l'hippo et à l'approcher de face, lui barbant le chemin. Il s'arrêta un instant, à 10 ou 12 mètres de moi et je l'achevai d'une balle dans la tête. C'était un spécimen de grande taille, mesurant 3 m. 25 de la tête à la queue. Tombé sur les genoux et les pattes cachées sous le corps, on aurait dit, avec sa longue silhouette massive et arrondie, le dos lisse et encore ruisselant, quelque sous-marin échoué dans les herbes.

La joie des noirs à la vue de cette montagne de chair, celle que, à l'exception peut-être de l'élan, ils préfèrent à toute autre à cause de sa graisse, se reflète dans l'expression cannibale de certains d'entre eux sur la photographie que je pris de l'animal, avant de faire enlever les canines. Celles du bas, les plus grandes, projetaient en demi-cercle de 20 centimètres et leur large bord était aiguisé et tranchant comme des incisives de rongeur, sans doute en raison du frottement en biais des défenses supérieures et inférieures. Je fus surpris de voir que les noirs n'attachent point de valeur à ces défenses, dont l'ivoire est cependant plus prisé, pour certains usages et à poids égal, que celui de l'éléphant, parce qu'il est plus dur et ne jaunit pas. Par contre, ils trouvèrent moyen de vendre ou d'envoyer chez eux la plus grande partie de la peau; découpée en lanières de 10 à 12 centimètres de large sur toute la longueur du dos et destinée à la fabrication de cannes et de fouets (shamboks). Suspendues et étirées avec un poids au bout, les

lanières deviennent si dures qu'on peut les scier et les raboter comme du bois. J'appris, au cours du voyage, qu'une bonne peau d'hippo, convenablement traitée, fournit de 180 à 200 cannes ou fouets et vaut de 50 à 60 dollars. On retire une somme à peu près égale du reste : 2.500 à 3.000 livres de viande, 200 livres d'une graisse analogue à celle du porc, et les pieds, dont on fait des tabourets, des cache-pots, etc. Pour moi, je me bornai à échanger de la viande pour toute la farine qu'il était possible de charger et ce furent les noirs qui profitèrent du reste de cet hippopotame, ainsi que de la totalité des deux premiers tués, qui furent retrouvés le lendemain, énormes ballons roses flottant à la dérive, les pattes courtes grotesquement raidies vers le ciel, et que trois porteurs, délégués par les autres, demandèrent la permission d'aller dépecer. Je ne les revis que quatre jours après.

Un des charmes de la chasse en Afrique, c'est l'imprévu, c'est l'incident, on ne sait lequel, qui viendra presque infailliblement rompre la routine du jour. L'intérêt est constant et soutenu, car le succès, votre sûreté parfois, dépendent du soin avec lequel votre traqueur et vous-même scrutez chaque taillis, chaque éclaircie, chaque tache d'ombre dans la forêt. Il peut y avoir une heure, deux heures que vous marchez à la tête de vos noirs sans avoir rien vu, mais vous savez que bientôt quelque antilope, plus probablement une bande, apparaîtra dans le paysage. Vous décidez de faire un tour aux environs du campement, carabine ou fusil à la main, pour rapporter au cuisinier une gazelle ou une perdrix et vous vous trouvez face à face avec un élan ou un buffle. C'est justement ce jour-là que l'éléphant, que vous avez inutilement cherché pendant des jours, va faire entendre son

barrissement à quelques pas de vous, dans l'ombre de la brousse où il somnolait. Les rhinocéros sont rares par ici, mais c'est peut-être aujourd'hui qu'une de ces brutes va se trouver sur votre chemin et disperser votre safari sur les arbres voisins.

C'est à son premier campement qu'un sportsman de New-York, M. Bayer Dominick, rencontra son rhinocéros et faillit être tué. Une balle dans la poitrine ne fit qu'inciter l'animal à charger. Le chasseur lui envoya aussitôt son deuxième coup, sautant en même temps de côté. D'ordinaire cette locomotive à quatre pattes charge aveuglément, souvant sur l'odorat, et continue tout droit si elle a manqué son but. Cette fois le rhinocéros tourna en même temps que l'homme et continua la poursuite. La même manœuvre fut répétée plusieurs fois et le malheureux était sur le point de tomber épuisé lorsque son gun-bearer, attiré par le bruit, lui sauva la vie en détournant d'un coup de fusil l'attention de l'animal.

Il était 11 heures du matin et le soleil dardait férocement ses rayons sur une petite plaine où j'avais inutilement suivi depuis le petit jour une trace de kudu, sans vouloir tirer un élan et une bande de hartebeestes. L'endroit, situé à quelques milles d'une agglomération de huttes appelée Mézambi, où nous avons passé la nuit, était différent de ce que nous avons vu jusqu'alors. La plaine, bordée par les collines du Chiringoma, était aussi desséchée qu'il est possible de l'imaginer, calcinée aux endroits où avait passé un feu de prairie, le plus souvent recouverte de grosses touffes d'une herbe rude, jaunie et recroquevillée, au-dessus de laquelle s'élevaient des arbres à épines, — acacias et mimosas, — de petite taille et le sommet arrondi en dôme. Ils étaient si régulièrement espacés, sans

un brin de taillis en dessous, qu'on eût dit un verger de pommiers à l'automne, après la récolte. Les noirs avaient faim, car nous étions loin du camp et ils n'avaient rien emporté; ils me supplièrent de leur tuer quelque chose. Un peu loin, me dit un noir de Mézambi, il y avait une lagune à moitié desséchée, où il y avait chance de boire et de voir un gibier quelconque.

En effet, à mon approche précautionneuse en avant des noirs, une petite bande de wart hogs abandonna vivement la vase qu'ils fouillaient activement, non sans laisser un des leurs sur le careau. Tandis que les noirs ravis étaient en train de flamber le sanglier, je m'occupai à chercher dans la terre molle de la dépression où nous nous trouvions des traces d'un gibier plus intéressant. En voici une que je ne connais point, un large trèfle, déjà piétiné par endroits, mais encore net ailleurs. J'appelle Algesé et Sam, le porte-fusil et le traqueur. Ce dernier n'a pas son pareil pour suivre une piste, mais certains incidents m'ont donné l'impression qu'il ne tiendrait peut-être pas le coup en présence d'un gibier dangereux et c'est Algesé qui a été depuis longtemps promu au rang de gun-bearer, l'office le plus convoité des noirs, mais celui qui est le plus difficile à remplir. Un beau type de sauvage, cet Algesé. Grand et mince, avec les proportions et la démarche dandinante, affectée presque, d'un Adonis noir, habillé d'une ficelle et d'un bout de toile autour des reins, il a le regard droit et clair et me suit comme une ombre, infatigable et toujours alerte, ne se séparant jamais de son asseigai, pas plus que de mon lourd double Express 470. C'est le seul qui comprend mon espagnol à demi mot, bien qu'il ne connaisse qu'un peu de portugais et je sais que je

puis compter sur lui, beaucoup plus que sur le « captao » à demi civilisé qui le regarde du haut de l'orgueil de son pantalon sale et de son tricot effrangé.

Un coup d'œil suffit à Sam et à Algesé : « Puete! Esta fresco »<sup>1</sup>. Une empreinte toute fraîche de rhinocéros! J'appelle vite deux autres noirs et, toute fatigüe oubliée, malgré la chaleur devenue suffoquante, je suis Sam, déjà courbé sur la piste.

Sitôt dépassée la boue révélatrice des environs de la lagune, les empreintes devinrent plus vagues et plus d'une fois je dus attendre, sous l'ombre grêle d'un mimosa, que mes noirs eussent retrouvé la trace perdue. Je ne savais que trop, par l'expérience des jours passés, qu'il était parfaitement inutile de me mêler de cette tâche, pour laquelle certains traqueurs ont une aptitude extraordinaire, avec une vue télescopique et un instinct naturel pour juger, lorsqu'une piste se perd, de l'endroit le plus probable où elle pourra se retrouver. Le tréfle élargi du rhinocéros ne laisse pas une découpe aussi nette que celle des sabots du buffle et des grandes antilopes et la piste, à peine marquée sur le sol durci, disparaissait parfois complètement dans la paille de l'herbe desséchée. Nous marchions depuis plus de deux heures et j'attendais le résultat des efforts de Sam, allant et revenant, à droite et à gauche, sans arriver à retrouver son rhinocéros, tandis qu'Algesé était allé chercher un peu plus loin vers la gauche. Un sifflement prolongé de ce côté : est-ce un oiseau, est-ce un signal? Sam et

1. « Puete » (prononcé « pouété »)..... nom local indigène du « *rhinoceros bicornis* ». Le rhinocéros blanc (*Rhinoceros simus*), appelé aussi par les Anglais « square lipped rhino », a maintenant presque complètement disparu et la chasse des rares spécimens subsistant est interdite.

moi écoutons attentivement. Le sifflement recommence, accentué cette fois de façon à montrer qu'il vient d'un gosier d'homme. Sam s'élançe et me fait signe de le suivre : c'est Algesé qui appelle, et il lui répond par un sifflement semblable, pour lui indiquer notre direction. Voici Algesé lui-même qui revient vers nous, ruisselant de sueur. « El Puete esta aqui », le rhinocéros est là, nous dit-il, en nous montrant un épais fourré, à quelque 300 mètres de nous. « Là » était, comme d'habitude, plus loin que je ne pensais : avec les noirs ce mot peut signifier cent mètres ou un kilomètre. Le fourré fut dépassé et nous entrâmes dans une demi-clairière, où les arbres étaient beaucoup plus espacés et où l'herbe sèche nous arrivait à la ceinture. Algesé grimpa sur un monticule de termites pour scruter la brousse. « Le rhinocéros était là, me fait-il comprendre. Je l'ai vu, mais il a dû repartir. » En effet, tout près de la termitière, Sam me montre l'empreinte, encore toute fraîche dans un coin de poussière et repart avec une ardeur nouvelle, le nez par terre, tandis que je le suis de tout près, la sueur me coulant sur les yeux, le double express tout armé à la main.

Fasciné par le travail de mon limier humain, je suivais des yeux, courbé moi-même en deux lorsque, relevant la tête pour m'essuyer le front, mes yeux enregistèrent, comme le choc d'un coup de poing, la silhouette grise du rhinocéros, immobile sous un mimosa à trente mètres de moi et me regardant fixement. Algesé l'avait vu, car je le sentais immobile lui aussi, juste derrière mon épaule. Sam, toujours couché par terre et que je touche du pied, s'efface doucement pour me laisser le champ libre et je lève mon fusil vers l'épaule, lentement, car je me rends compte instinctivement que le rhino-

céros, les oreilles dressées, cherche à discerner la cause du léger bruit produit par notre marche et qu'il y a intérêt à ne pas le renseigner par un mouvement brusque. Bien que ces animaux aient une mauvaise vue, il semblait impossible que celui-ci ne put distinguer un groupe de trois hommes à si courte distance. Mais il avait le soleil dans les yeux et la brise très légère qui soufflait vers nous lui enlevait le bénéfice de son excellent odorat; peut-être aussi n'avait-il jamais vu un être humain? Quoi qu'il en soit, ce rhinocéros resta ainsi un temps infini, un quart de minute, une demi-minute peut-être, mais le temps semble long lorsqu'on a l'œil rivé sur l'adversaire le long de la ligne de mire et le doigt sur la détente. Pendant tout ce temps le rhinocéros resta immobile comme un roc, sans un mouvement des oreilles ou de la queue, sans même un de ces frémissements de la peau et des poils que ne peuvent retenir les animaux les plus circonspects. On eût dit un monstre préhistorique figé dans le granit, si les petits yeux n'avaient été vrillés sur moi d'un air à la fois inquiet et menaçant et si les naseaux n'avaient été gonflés d'instant en instant par les efforts de l'animal pour saisir notre vent.

Il se présentait, en effet, absolument de face, la tête légèrement baissée et couvrant le haut de la poitrine, tandis que les cornes placées l'une derrière l'autre masquaient le front bas et concave et que le corps ne laissait voir, sous l'ombre de l'arbre et dans les hautes herbes, qu'une tangente de cul-rasse grise. Si je tirais sur ce que je pouvais atteindre, j'avais toutes les chances de ne pas infliger une blessure instantanément mortelle, la seule qui put nous sauver, moi et les deux noirs, d'une charge certaine, à cette distance et avec un animal qui

avait déjà les yeux braqués sur nous. Je décidai d'attendre un mouvement du rhinocéros : s'il choisissait la fuite à droite ou à gauche, j'avais les deux coups instantanés de mon express et, s'il chargeait, il y avait des chances pour qu'il présentât alors une partie vitale, poitrine ou sommet du cou. Toutes ces réflexions, ces constatations plutôt, prennent du temps à écrire, mais, sous l'influence du danger qui tend tous les nerfs, toutes les facultés, elles se font instantanément et comme par réflexe; tout le temps que je regardai dans ces petits yeux malveillants, j'avais la sensation que je ne m'appartenais plus, que j'étais sous le contrôle d'un deuxième cerveau, qui avait pris la direction et dont j'obéissais automatiquement les ordres, rapides comme l'éclair.

Combien de temps dura l'attente, bête et gens se regardant immobiles? Il est difficile de le dire. De 20 à 25 secondes je suppose. Tout à coup le rhinocéros, enfin convaincu qu'il y avait du danger, fit un tourne à gauche complet, avec une agilité de lapin au déboulé et partit de l'immobilité absolue au galop immédiat, sans aucun pas ou trot intermédiaire. Pas assez vite cependant pour échapper aux deux coups de l'express, que je lâchai l'un après l'autre en plein corps de l'animal. Ce n'était pas le moment de finasser et de chercher trop minutieusement le « défaut de l'épaule ».

Le rhinocéros avait disparu sans même broncher sous le choc répété du 470, dont le recul m'avait violemment rejeté en arrière et je me demandai anxieusement si ma main n'avait pas tremblé. On ne sait jamais. Mais Algesé, qui avait, aussitôt les coups tirés, saisi d'une main l'arme vide et de l'autre mis à mon épaule le Mauser prêt à tirer, m'assura que l'animal était bien touché, m'indiquant

le milieu du corps. Au reste voici des traces de sang à quelques mètres seulement de l'arbre qui l'avait abrité. Je les suivis, après avoir repris en main le double express déjà rechargé par Algesé. Le sang, de plus en plus abondant, nous mena au grand fourré que nous avions passé quelques minutes auparavant et dont les branches entrelacées bien au-dessus de nos têtes et garnies de longues épines blanchies paraissaient susceptibles d'abriter un régiment d'animaux. Nous nous arrêtâmes, peu soucieux de suivre dans ce guépier un rhinocéros blessé. Raisonnant que s'il en était sorti nous trouverions sa trace de l'autre côté, nous décidâmes de faire d'abord le tour du fourré : s'il n'y avait point d'empreintes, c'est que l'animal était à l'intérieur, blessé ou mort, et il serait alors temps d'aviser. Nous fîmes le tour sans trouver aucune trace, ce qui prouve une fois de plus que les faits contredisent parfois les plus beaux raisonnements, car obligés de nous décider à pénétrer le fourré par le chemin que le rhinocéros y avait ouvert, nous constatons qu'il l'avait traversé de part en part et les traces de sang, un instant perdues à la sortie, se retrouvent un peu plus loin, en larges flaques descendues des hautes herbes à un mètre du sol. Sans me montrer son nez et sa bouche d'un geste significatif : il veut dire que l'animal a perdu du sang par le nez, ce qui prouve qu'il a les poumons traversés et il ne peut aller loin.

En effet, quelques minutes après, les noirs que nous avions laissés à la lagune et qui venaient nous rattraper, accourus aux coups de fusil, nous crient : « Il est là, il est mort » et nous arrivons enfin sur le rhinocéros, bien mort en effet, agenouillé sur les pattes, un filet de sang sortant encore des naseaux touchant le sol. Un peu en avant du milieu

du corps, les balles de l'express avaient fait deux trous, séparés par un intervalle de cinq centimètres. Un tireur plus sûr de lui aurait sans doute placé ses coups dix centimètres plus en avant et le rhinocéros serait resté sur place. Néanmoins ces blessures ont dû causer à l'intérieur un dommage épouvantable et l'on se demande comment ce rhinocéros a pu faire encore près d'un kilomètre.

Aussitôt prise l'habituelle photographie hâtive, qui s'est trouvée cette fois assez réussie, en dépit du soleil déjà bas sur l'horizon, les noirs se mirent au travail avec une hache et avec tous les couteaux disponibles. La peau, tendue sur le corps au lieu de faire les gros replis de celle du rhinocéros de l'Inde, est moins épaisse que celle de l'hippopotame, mais beaucoup plus dure et d'une texture extrêmement serrée. Séchée et polie, elle prend l'apparence de la corne et l'on en sort des cannes et des fouets, comme de celle de l'hippo; on en fait même des dessus de table, d'une transparence cornée et dure comme le marbre. Mais ce sont là des travaux de longue haleine, qui m'auraient peut-être intéressé si j'avais eu du temps et surtout des porteurs *ad libitum*. La question du transport des trophées n'est point facile et je m'en tirais au gré des circonstances; j'ai entre les mains un papier libellé : « Reçu de M. Suzor 800 livres de viande d'élan, en paiement du transport à Vila Machado de sept trophées » et signé de l'empreinte digitale de quatre noirs, avec leur nom en regard. C'est de même avec la viande du gibier tué que je payais les courriers indigènes envoyés de temps à autre porter une lettre et aucune ne s'est égarée. Il semble que dans ces régions sauvages et de communications difficiles, le message écrit pour le noir quelque chose de sacré et qui l'incite à le délivrer à tout prix.

Je me contentai de faire enlever les cornes du rhinocéros, qui ne sont point reliées à un os, comme d'habitude, mais simplement à la peau et je pris le chemin du campement, laissant une partie des noirs achever la tâche du dépeçage. Rien n'est perdu avec eux et ce serait une erreur de croire qu'ils ne mangent pas cette viande coriace entre toutes. Lorsque j'allai, le lendemain, inspecter pour les besoins du safari la viande ramenée, je ne trouvai que quatre pattes, deux cornes et quelques morceaux de côtes... Serrés de près, les noirs avouèrent que la viande avait été cachée à Mézambi et dans un autre petit village voisin. Je ne pouvais m'empêcher de rire en moi-même, mais l'offense était sérieuse et, pour le prince, il n'était pas possible de fermer les yeux, car le blanc dépend dans la brousse, pour lui et pour le safari, de la viande qu'il tue. L'askari qui m'accompagnait à ce moment — ce fut la seule fois qu'il se trouva être de quelque utilité — reçut l'ordre de faire réintégrer le butin, quelque 600 kilogs de viande, à la joie de ceux des porteurs qui n'avaient pas eu l'occasion de participer à cette tentative de monopolisation.

Les noirs, de Mézambi m'assurèrent que le rhinocéros se rencontrait assez souvent dans leur région. Pour ma part, je n'y ai vu, pendant un séjour d'une semaine à la recherche des éléphants, qu'une seule autre trace et je suis tenté de croire qu'il est aussi rare dans le Gorongoza, qu'il est abondant dans le Kenya et le Tanganyika : là le problème n'est pas de les trouver, mais de les éviter, car des quatre ou cinq animaux vraiment dangereux, le rhinocéros est celui qui, par stupidité sans doute, manifeste le moins de crainte de l'homme et l'attaque le plus facilement, sans provocation et sous l'impulsion du moment. L'odeur humaine est pour tous une abo-

mination; mais, tandis que l'éléphant, le buffle et le lion la manifestent généralement par la fuite, à moins d'être blessés, le rhinocéros exprime sa fureur par une offensive immédiate, heureusement souvent aveugle. Je crois que le hasard m'a favorisé en me faisant rencontrer un de ces animaux pendant ma courte expédition; peut-être, dans les conditions où il a été rencontré, ai-je été plus favorisé encore lorsque ce rhinocéros, ne pouvant obtenir notre vent et indécis entre la charge ou la fuite, a décidé pour la fuite.

J'ai lu depuis, dans l'intéressant volume (« British Central Africa ») publié par Sir H. Johnston, Haut Commissaire du Gouvernement britannique et Consul Général, qu'« à moins qu'il ne soit prouvé que le rhinocéros existe dans le Mozambique, cette espèce viendra s'ajouter à celles dont l'habitat est subitement interrompu par l'Afrique centrale anglaise et nettement circonscrit par la frontière nord de cette colonie ».

Il n'y a point de doute pour moi maintenant que le rhinocéros, bien que peu répandu, fait exception aux faits observés par Sir Johnston en ce qui concerne la délimitation de certaines espèces. Il y en a d'autres, telles que l'autruche et la girafe, pour lesquelles ses observations s'appliquent au Mozambique : elles n'y existent pas, et n'y ont même pas de nom local. D'autre part, j'avais vu des autruches sauvages, sans parler de nombreuses fermes d'autruches, à quelques milles de Capetown, dans une bande de terre désertique et sablonneuse qui s'étend entre la mer et les montagnes de la côte. Quant à la girafe, si j'avais pu disposer d'une semaine de plus, il m'eût été facile d'en voir de l'autre côté du Zambèze, à une journée de chemin de fer et un ou deux jours de safari d'Inyaminga. Mais j'étais moins

intéressé par ce gibier, parfaitement inoffensif et assez commun dans bien des parties de l'Afrique, que par l'éléphant et c'est à la recherche d'une audience particulière avec ce roi de la brousse africaine que fut exclusivement consacrée ma dernière semaine, dès que j'eus enfin réussi à rencontrer le buffle du Cap.

## IV

LE BUFFLE DU CAP<sup>1</sup>

Le soleil n'était pas encore levé, mais une lueur opaline avait déjà envahi l'immense amphithéâtre au bord duquel j'étais posté depuis une demi-heure, dans une pointe de la forêt basse et encombrée de taillis qui bordait la plaine de ce côté. C'était la troisième fois que je m'étais levé à 4 heures, dans l'espoir, toujours déçu, de surprendre un lion regagnant le fourré après sa chasse nocturne dans le tando.

Pas mal découragé, je regardais une file noire qui venait de se révéler, là-bas, tout juste visible en avant d'une masse serpentine de brume, marquant quelque marécage ou lagune. Des wildebeestes, sans aucun doute. « Nyumbo », dis-je à Sam et à Algesé, pour interrompre leur bavardage à voix basse derrière mon dos, plutôt que par un réel inté-

1. *Bos Caffer*; le nom indigène dans le Mozambique est « Nyati », en accentuant légèrement la première syllabe. Je crois même que le nom est « Inyati », l'i étant presque complètement éllipsé dans la prononciation.

car je voyais les noirs se les arracher des jambes à chaque instant. Nous avançons encore, de l'eau maintenant jusqu'à la ceinture. Un peu plus loin on voit luire un peu d'eau libre de végétation et Algésé pointe du doigt : deux hippos, dont les oreilles et les museaux émergent comme de grosses boules de loto. Je tire vivement, car ils ne sont pas à plus de 50 mètres. Tout disparaît, exactement comme la veille. Mais au coup de fusil, une réunion de mottes de terre, à quelque cent cinquante mètres de nous, estompées dans la brume qui couvrait le marécage à cette heure matinale, se mettent à s'agiter. C'était une bande de quatorze hippos, que j'eus tout le temps de compter, car je les observai pendant un quart d'heure, soit à l'œil nu, soit avec la jumelle, qui les amenait à vingt mètres de ma vue. Ils se remuaient lentement, sans paraître autrement effrayés de la détonation, montrant tantôt un dos rond, tantôt les protubérances du nez et des yeux, parfois émettant des jets d'eau en émergeant après une longue plongée, avec un bruit d'échappement de vapeur. Deux d'entre eux, la tête entièrement sortie de l'eau et regardant de notre côté, faisaient songer, avec leur nez romain et leur face chevaline, aux chevaux des frises du Parthénon; l'un ouvrit un moment, comme en bâillant, une bouche caverneuse capable d'êtreindre une gerbe de blé, exposant ses quatre défenses; deux jeunes se mirent à jouer, roulant dans l'eau comme des barriques et l'un finit par grimper sur le dos de la mère, qui s'enfonça avec son fardeau.

Je ne voulus point tirer davantage, regrettant seulement de ne pouvoir prendre une photographie de cette scène. Mais la distance était trop grande; nous étions dans l'eau jusqu'à mi-corps et il était impossible d'aller plus loin, car l'endroit

où s'ébattaient les animaux était en réalité le lit de la rivière, juste au milieu du marais. Au surplus, je n'étais qu'à demi rassuré : il n'y a pas de danger lorsqu'on tire de la terre ferme, mais les hippos ne se gênent pour attaquer tout ce qui est dans l'eau avec eux, et leur formidable mâchoire a charviré ou broyé plus d'un canot. Dans cette eau bourbeuse, encombrée d'herbes aquatiques et où ces monstres évoluent avec la plus grande facilité, nous aurions été pris comme dans de la glu s'il leur avait pris fantaisie de nous attaquer. Bien qu'il fut déjà huit heures, la brume cachait encore le soleil et les noirs claquaient des dents dans l'eau refroidie par la nuit. Je donnai le signal du retour.

J'avais retiré mon pantalon en sortant du marais, tant pour me sécher que pour faire enlever les sangsues qui pouvaient y être attachées, et j'avais fait environ un tiers de la route vers le camp, en chemise et en caleçon court, quand un des noirs qui suivaient en file indienne siffla doucement. Suivant son regard, j'aperçus un énorme hippopotame qui traversait tranquillement la plaine sur notre droite, venant de la rivière et suivant vers l'Uréma une direction à peu près parallèle à la nôtre, mais à un demi kilomètre de nous. C'était une chance extraordinaire, car il est très rare de rencontrer ces animaux hors de l'eau pendant le jour et cette fois, si je pouvais le tirer, nous n'aurions pas à attendre 24 heures avant de connaître le résultat du coup de fusil.

Sans me préoccuper de mon costume sommaire, qui paraissait d'ailleurs tout à fait congru à mes noirs, plus légèrement vêtus encore, je me précipitai en courant, suivi d'Algésé, pour tâcher d'arrêter l'hippo. Mais celui-ci n'avait par tardé à nous voir et à prendre l'alarme, commençant à